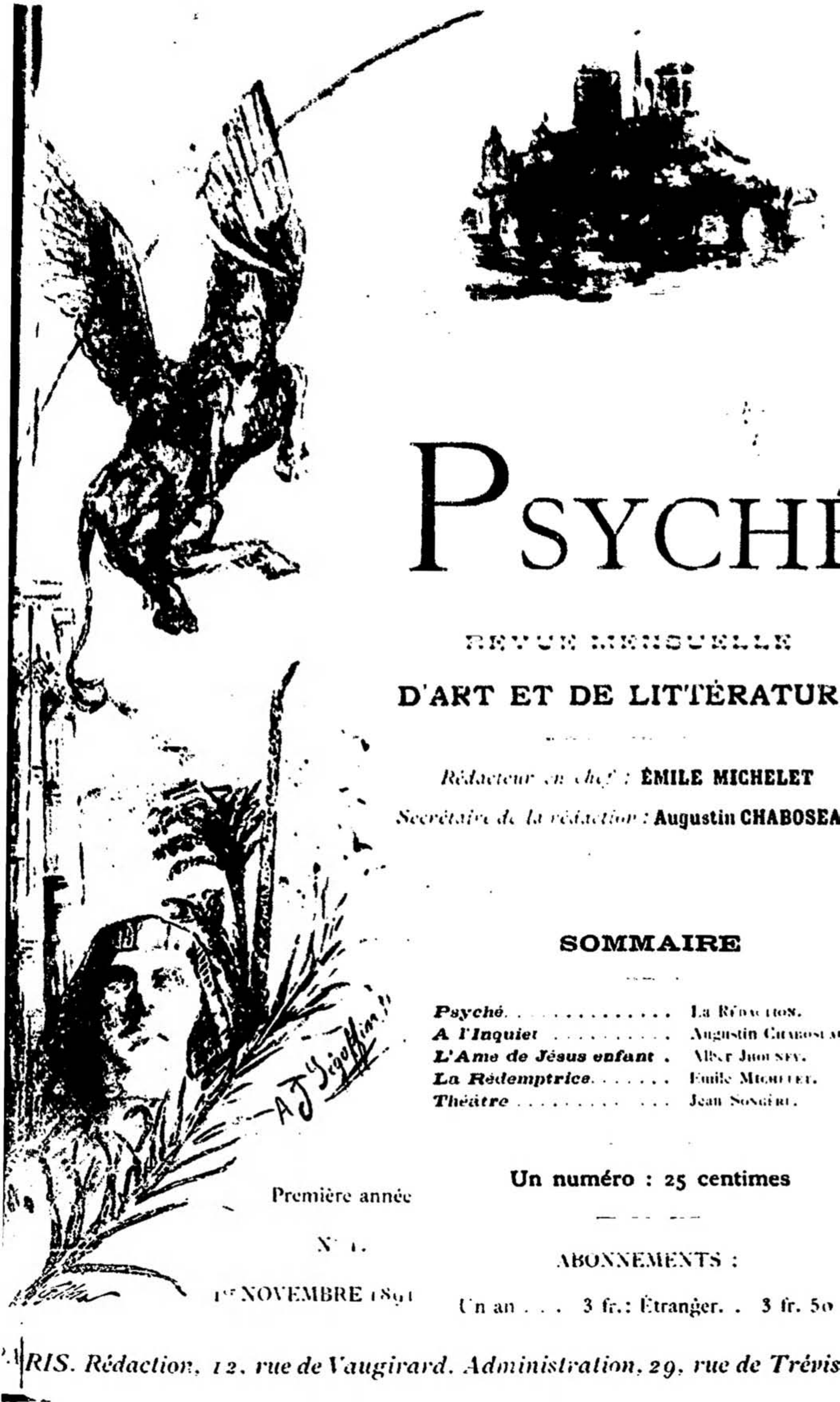


PSYCHÉ

REVUE MENSUELLE

D'ART ET DE LITTÉRATUR

Rédacteur en chef : **ÉMILE MICHELET**

Secrétaire de la rédaction : **Augustin CHABOSEA**

SOMMAIRE

Un numéro : 25 centimes

ABONNEMENTS :

Un an . . . 3 fr. : Étranger. . 3 fr. 50

Première année

N° 1.

1er NOVEMBRE 1891

PARIS. Rédaction, 12, rue de Vaugirard. Administration, 29, rue de Trévis

PSYCHÉ

LES revues se divisent en deux catégories : celles qui sont des entreprises commerciales et celles qui se proposent de servir une idée.

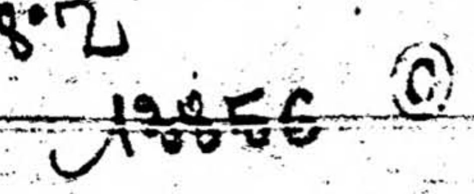
Psyché appartient à cette seconde catégorie.

Uniquement littéraire et artistique, elle pense que tout art est secondaire qui n'est pas basé sur une philosophie.

Une théorie n'a pas besoin de se manifester autrement que par sa réalisation ; une esthétique n'a lieu d'exister, qu'invisible et virtuelle, dans l'œuvre d'art qu'elle a suggérée. A qui contemple Notre-Dame de Paris, peu importent les plans des architectes qui la firent surgir.

Voilà pourquoi, s'éloignant de l'abstraction pure, *Psyché* tentera de *suggérer* son idéal, sans le prêcher dogmatiquement.

Car elle s'affirme investie d'une tradition, munie d'une doctrine. La force d'une intelligence libre, c'est



d'avoir sur toute chose une décision. Entité pensante, *Psyché* prétend émettre, sur toutes choses de l'art, une décision.

Peut-être ne se montrerait-elle pas si affirmative si elle parlait au nom de sa personnalité. Elle dit parler au nom d'une tradition dont l'origine s'efface à l'horizon du temps, tradition que de hauts esprits se passent — lanterne sourde dans les ténèbres immortelles, — et que les poètes ont toujours *connue par* l'œil aquilin de l'intuition.

Ce que veut être *Psyché*, le dessin de son frontispice l'indique : Sur les flancs du taureau ailé, elle va des mystères antiques aux mystères modernes, vers l'île de la Seine élue pour contenir la fatidique « arche d'Isis ». Un pantacle ne se commente pas. Il est superflu de l'expliquer à qui peut le *comprendre*. Il est inutile de l'expliquer à qui ne peut le deviner.

Psyché sera spiritualiste, et surtout synthétique, c'est-à-dire éprise de la combinaison harmonieuse de tous les éléments qui constituent la vie. Et la vie d'une œuvre d'art comprend les mêmes éléments que la vie d'un homme.

A qui peut-elle s'adresser ? A une élite hautaine d'initiés ? Non, à tous ceux dont l'intelligence et la sensibilité n'ont pas été faussées par des éducations artificielles.

Sera-t-elle, comme beaucoup de revues littéraires, une petite chapelle de bonzes ankylosés par la contem-

plation de leur nombril? Non. Elle aimera la beauté sous toutes ses formes, partout où elle la trouvera. La *Psyché* du mythe éternel fut une curieuse. C'est ce qui la perdit, d'ailleurs. Cette Psyché-ci se perdra, s'il le faut, pour apporter une lueur sur le mystère.

A cause de se dire spiritualiste, ne sera-t-elle qu'une ombre vaine, incapable de réaliser son idéal, d'incarner son Verbe? Car *un idéal ne se peut manifester qu'en constituant sa proportion par une réalité.*

La Psyché mythique ne fut pas un stérile fantôme. L'Amour la féconda, et ses flancs ont donné la vie.

LA RÉDACTION.



A L'INQUIET !

PAUVRE, tu as cru que les *Gemmes* étincellent, et qu'à les jeter aux foules tu semais l'Amour ;

Que les *Glaives* blessent, et qu'à les brandir tu captais la Foudre ;

Que les *Coupes* abreuvent, et qu'à les vider tu buvais la Vérité ;

Que les *Sceptres* élèvent, et qu'à les conquérir tu méritais le Monde.

Pauvre, tu as cru...

×

Pauvre, tu n'as pas douté que les *Ailes* essorent, et qu'à chevaucher la Chimère tu dépassais les constellations ;

Que les *Lèvres* parlent, et qu'à les écouter tu entendais la Vie ;

Que les *Signes* traduisent, et qu'à les regarder tu lisais l'Idée ;

Que les *Mains* œuvrent, et qu'à les employer tu créais ;

Que les *Pas* marchent, et qu'à les multiplier tu progressais ;

Que les *Yeux* voient, et qu'à les ouvrir tu comprenais ;

Que les *Tresses* enchantent, et qu'à les baiser tu possédais.

Pauvre, tu n'as pas douté...

×

Pauvre, tu as espéré que les *Voûtes* protègent, et qu'à te fier à leur ombre tu trouverais le Pardon ;

Que les *Seuils* ouvrent sur quoi que ce soit, et qu'à les franchir tu entrerais dans l'Oubli ;

Que les *Sentes* mènent quelque part, et qu'à les suivre tu atteindrais la Paix.

Pauvre, tu as espéré...

×

Pauvre, tu as cherché la *Forêt* pour y dormir, mais les feuilles bruissent, et le vent gémit, et les fauves te guettaient, et les reptiles allaient t'enlacer ;

La *Plaine* pour y agir, mais la glèbe est ingrate, et les bœufs sont rebelles, et la ronce t'entravait, déchirant tes pieds, et sans cesse derrière toi renaissait l'ivraie ;

Le *Mont* pour y méditer, mais la neige ment, et les gouffres béent, et l'aigle planait au-dessus de toi, et l'avalanche te pourchassait ;

La *Mer* pour y mourir, mais le flot t'a rendu à la grève.

Pauvre, tu as cherché...

×

Le flot t'a rendu à la grève, et la Terre t'a repris, et le Feu t'a dissous, et l'Air t'a éparpillé, et l'Eau t'a recueilli pour d'autres grèves...

×

Puis tu as pensé aux *Sphères*, à leur splendeur dont s'emplit l'Éther, à leur rumeur dont se peuple l'Abîme, aux Spires où elles vont traînant le fourmillement des univers illusoires. Mais tu as défailli, parce que l'éblouissement allait brûler tes prunelles, l'assourdissement crever tes tympans ;

Au *Nombre*, à la fragmentation de l'Etendue, à la ponctuation de l~ Durée. Mais tu t'es détourné, parce qu'aux deux termes de la quantité le chiffre de l'Absolu et le chiffre du Néant à jamais reculent devant toi ;

Au *Rythme*, à la Qualification de l'Espace, à la tonalisation du Temps. Mais tu as renoncé, parce qu'aux deux pôles de la Quotité le maximum de l'Immense et le minimum de l'Infime à jamais t'échappent :

Au *Rayon*, au verbe de l'Infini latitudinal, et à la *Voix*, au verbe de l'Infini longitudinal ; à la *Ténèbre*, où se fond toute Substance, et au *Silence*, où se résorbe toute Essence. Mais tu t'es prostré, éprouvant que ton crâne allait déborder.

Puis, tu as pensé...



Tu as cru, tu n'as pas douté, tu as espéré, tu as cherché, tu as pensé, et te voici misérable, et tu te roules de rage, et la désolation te ronge, et qui accueillera ta lamentation ?

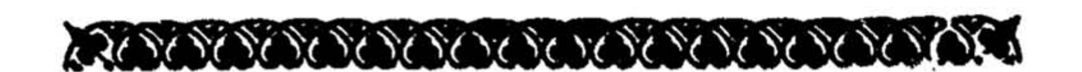
Il ne fallait qu'aimer.

Perds-toi en tous et en tout, peine le labeur universel, sanglote la douleur universelle, saigne la plaie universelle, meurs le trépas universel.

Alors tu pourras considérer les Sphères sans ciller, et les Éléments t'obéiront, et sous les Voûtes tu seras invulnérable, et les Ailes t'emporteront par-delà le bleu. Tu connaîtras le Sceptre que l'on bénit, et la Coupe de Vérité pour toi ne tarira point. Et que vaudront alors la pointe des Glaives et l'éclat des Gemmes !

Il ne faut qu'aimer.

Augustin Chaboseau.



L'AME DE JÉSUS ENFANT [1]

Heures d'enfance divine
Où l'indistincte pensée
Pourtant se souvient, devine
La paix céleste, laissée...

Profondeur chaude et tourment
D'un cœur mystique, sans fond,
Qui se livre humainement,
Puis, à l'infini, se fond...

Ame déjà fière et large
Qui chérit, comme éternelles,
Les ombres dont le temps charge
Ses immobiles prunelles,

Et qui les voit cependant
Fuir, en ces yeux grands ouverts,
Comme les oiseaux fendant
Les longs horizons déserts...

Et qui, sourdement pensive,
Dans la fuite qu'elle abhorre
Sent la loi définitive
D'un monde qui s'évapore.

Jésus, devant ses parents,
Ses amis, le jour qui dort,
Avait des espoirs souffrants
De tout ravir à la mort,

D'éterniser l'heure intime,
Le frémissement suave,

(1) Extrait du *Livre du Jugement*. Hymne III, *la Rédemption*.

L'arbre souple dont la cime
Flotte en le soir rose et grave...

Puis une grande langueur,
Le Paradis retrouvé,
Fanaient la vie en son cœur
Devant le Seigneur levé,

Tant l'âme profonde et pure
Est à la fois généreuse
A se donner, pour qu'il dure,
Au Fantôme qu'elle creuse.

Et puissante à pressentir
L'Inexorable sacré
Qui voit le monde mentir
Et l'écrase par le vrai !

Mais tout cela dans l'enfance,
Les chimères indistinctes
Où s'efface la présence
De visions mal éteintes,

Dans les rêves, les regards
Que Jésus laissait mourir
Sur des spectacles épars :
Le matin qui va fleurir,

Le visage de sa mère,
Calme ou triste au cours des choses,
Un souffle en l'herbe légère
Au pied d'aubépines roses...

ALBER JHOUNEY.





LA RÉDEMPTRICE

Et un grand Signe apparut dans le ciel, la Femme enveloppée du Soleil, et la Lune reposait sous ses pieds, et sur sa tête, il y avait un diadème de douze étoiles.

(Jean, *Apocalypse*, XII, 1-2.)

Ah! fleur dorée de mon idéal, tu t'épanouis trop haut pour que ma main te cueille jamais!

Certes, mes regards ne t'ont jamais quittée. Mais c'est avec un irrémissible désespoir que d'en bas, — d'en bas pour toujours! — je vois flamboyer ta silhouette à l'horizon de mon rêve.

Et je vais, je vais dans la vie, tâtonnant aux obstacles, coudoyant des hommes dont je méprise la natale bassesse. Je marche dans des ténèbres dont la densité m'opprime et m'étouffe. Et je sens que ces ténèbres ne s'éclairciront plus, que c'en est fait, que je tourne sur moi-même dans l'obscurité d'un caveau funéraire.

Certains kabbalistes prétendent que bien des hommes sont morts qu'on croit vivants parce qu'ils ont conservé les apparences de la vie. Je suis un de ces hommes peut-être. Mon âme est partie avec ELLE, quand ELLE a disparu. Ah! j'ai senti ce jour-là, ce jour où je l'ai vue pour la dernière fois, j'ai senti sur mon front passer l'aile de la détresse. Depuis, je suis un mort qui marche.

Comment pourrais-je parler d'ELLE! Comment exprimer

avec des mots l'impression que me donna SA présence ! Ce fut la fête de ma vie. Son aspect multipliait mes énergies. Existant dans son atmosphère, j'avais conscience d'habiter un monde où l'âme s'épanouit dans la béatitude. Sa personne suggérait la joie, la certitude et la force. En la voyant, j'ai compris ce que les théologiens appellent la présence réelle.

J'ai vécu. Maintenant je suis presque vieux. Or, d'avoir connu cette créature, quel merci ne dois-je pas au destin ! Souvent, avant que le bonheur de LA voir ait illuminé mon sombre cœur, souvent j'ai envié les hommes à qui les puissances permirent de marcher dans l'orbite d'un être sublime. Vivre dans le rayonnement d'un héros ; être un disciple aveuglément fié à un maître tranquille et fort ; être un frêle Jean dont la tête s'appuie à la sereine épaule d'un Jésus, combien de fois ai-je soupiré vers cette possibilité ! Je vous ai enviés, vous pauvres pêcheurs de poissons à qui le seul geste du Maître Nazarien ouvrit la porte d'or de la totale Connaissance.

Car moi-même je ne suis pas un demi-dieu. Si mon idéal est plus haut que les hommes, moi, je demeure à leur niveau. J'étais un goéland dont les ailes sans plumes se tendent vers l'immensité sans pouvoir y planer.

Or, ELLE est apparue. Je l'ai approchée. Et toutes les forces en moi embryonnaires s'effleurirent. Mes virtualités les plus obscures se manifestèrent en actes. Je n'imagine pas une intensité égale à celle que j'ai vécue dans son rayonnement. Oui, je vous le dis, ma sensibilité eut la joie ; mon intelligence, la certitude ; ma volonté, la force. Qui était-elle ? Une incarnation, une apparence humaine irradiant le Bonheur.

En vérité, pour me souvenir de l'homme que j'étais avant SA venue, il me faut un pénible effort. Car je date du frôler de sa robe sur ma vie. J'avais beaucoup souffert, j'avais

beaucoup étudié. Je savais toute la science des savants, c'est-à-dire rien.

Je dois noter comment pour la première fois ma pensée fut occupée d'ELLE. De quelle façon parviendrai-je à me faire entendre? Pour moi qu'ELLE a daigné initier d'un regard aux plus inviolables arcanes de la vie et de la mort, pour moi devant qui SA mansuétude ouvrit les cinquante Portes de Lumière par quoi l'on va dans le monde des Causes, pour moi, tous les événements contingents à sa mystérieuse existence apparaissent dans la lucidité de la logique archétypique. Mais les hommes me comprendront-ils? Je me sens près d'eux comme un frère aîné, qui fait à un petit enfant le portrait de l'adorable mère défunte que son adolescence a connue. N'importe! Je dirai comment, pour la première fois, ma pensée fut occupée d'ELLE.

Ce fut une annonciation de SA venue. Une nuit, j'avais veillé sur un vieux in-folio d'une science anxieuse. Deux heures venaient de sonner à l'horloge de Notre-Dame-des-Champs dont ma maison était voisine. Il faisait un temps d'orage, pesant et oppressif. J'avais laissé la fenêtre fermée. De lourdes tentures d'Orient pendaient au long des quatre parois de ma chambre, afin d'isoler du monde extérieur mes fréquentes méditations. A ce moment, j'avais repoussé mon livre pour écrire des notes. J'entendis un crissement léger et continu.

— C'est une phalène, me dis-je, qui sera entrée pendant que la fenêtre était ouverte.

Je haussai ma lampe pour éclairer toute la pièce. N'ayant rien aperçu, je me remis à écrire.

Quand je relevai la tête, la stupeur me tint immobile sur mon fauteuil. Devant moi, dans la lumière de la lampe, une extraordinaire vision avait envahi ma chambre. Une femme nue, debout sur un sphinx. De ce phantasme sou-

dain je perçus tous les détails avec une extraordinaire précision. Le sphinx paraissait un animal vivant, d'un volume à peu près égal à celui d'un cheval. Ah ! c'était bien la sybilline bête dont la griffe opprima la courageuse poitrine d'Œdipe. Il évoluait dans l'air, ses deux vastes ailes d'aigle éployées, avec la grâce de la force. Son corps, blanc comme les marbres, frémissait d'énergie domptée. Mon imagination, accoutumée à se représenter ce monstre allégorique dans la sereine immobilité que lui attribuèrent les statuaires de l'ancienne Égypte, s'étonna tout d'abord de voir la vibration d'une vie surnaturellement intense dans cet être, dans sa tête humaine, d'une douloureuse et tranquille beauté, dans ses flancs de taureau, dans ses pattes de lion, dans ses ailes d'aigle qui se heurtaient aux murailles de ma chambre, comme impatients d'espaces illimités.

Sur cette monture la jeune femme se dressait, calme. Ah ! l'étrange beauté ! L'élancement de son corps, l'ovale merveilleux de son visage, et, parmi les sombres ondes de sa chevelure, la matité dorée de sa carnation ! Une expression de surhumaine énergie épanouie dans une divine douceur, une audace de domination innocente rayonnaient de cette tête, des profondeurs noires des yeux, de la sinuosité des lèvres, et du galbe héroïque du menton.

L'Advenue, de ses pieds paisibles, effleurait le dos du sphinx, comme une déesse caresse d'un orteil indulgent la pâle sphéricité d'un monde. Écuyère sidérale, elle domptait d'un cillement la superbe du hiérogrammatique animal qui, abjurant toute tentative d'escapade, toute velléité de révolte, s'apprêtait à porter dans l'infini, d'un essor de ses larges ailes soumises, le mystère de cette victorieuse volonté.

Cette conquérante beauté envahit toute mon âme avec une irrésistible et suave véhémence. Elle ne me semblait

pas une femme. Sa nudité magnifique n'éveillait en moi ni l'amour ni le désir. Ah ! je me souviens qu'en cette minute une intime révolution changea la face de mon être. Immédiatement, je sentis abolies mes facultés analytiques dont j'avais tiré vanité. Mon intelligence s'éveillait dans une renaissance. Mon âme était lavée d'une eau lustrale, qui l'imprégnait d'enthousiasme, de puissance et de plénitude. La vie l'enveloppait comme une mante diaphane.

Certes, cette apparition, qui devait avoir sur ma destinée une influence définitive, constituait ce que le vulgaire nomme une hallucination. Mais qu'est-ce qu'une hallucination sinon la projection, sur le plan visible, d'une réalité *invisible obéissant à l'appel de notre imagination* ? Ma pensée crée ce qu'elle affirme, et les platoniciens n'ont-ils pas raison de considérer comme vivantes les idées et les images, filles immortelles de l'esprit, émanations du verbe éternel ? D'ailleurs, la distinction qu'on a coutume de faire entre la réalité et l'irréalité me semble l'effort vers la subtilité d'intelligences tellement grossières que je ne daignerai point m'y attarder. La réalité n'est-elle pas une création subjective de l'esprit qui la perçoit ! Ah ! quoi que tu fus, vision exaltante, ta seule proximité avait bouleversé mon être.

∴

O dominatrice !

Tu es entrée, triomphale et douce, dans mon âme extasiée, comme un roi bien-aimé dans une ville en fête. Dès la révélation de ta possibilité, dès la caresse de ton image, dès l'annonciation de TOI, j'ai crié vers TOI, du fond de ma détresse. Un geste de ta droite avait ouvert mes yeux. Au champ de mon esprit tu jetas le germe d'un monde. Tu étais la royauté, la gloire et la force.

O libératrice !

Tu es entrée, triomphale et douce, dans mon âme extasiée, comme un guerrier sauveur dans une ville esclave. Dans les ténèbres où languissait mon servage, tu portas des flambeaux et des lueurs d'étoile. Le daimon du doute qui rongeait ma poitrine, tu le chassas d'un signe ; et ta main vénérée a brisé mes entraves. Tu appelas mon front à la Lumière. Tu étais la Vérité, la Voie et la Vie.

O consolatrice !

Tu es entrée triomphale et douce, dans mon âme extasiée, comme un héros béni dans une ville en transe. L'ivresse de marcher dans le sillage de ta robe a charmé tous mes maux. Ton regard a fondu le faix du passé douloureux qui pesait à mon épaule. Ton sourire est la fleur qui confirme de vivre. Tu étais la Joie, l'Espérance et l'Amour.

⁂

Du jour où m'advint cette vision, je n'eus plus qu'un désir : voir cette créature que je pressentais exister en ce monde. La voir et m'attacher à ses pas. Le but de la vie flamboyait devant mon âme. Le but de la vie, c'était marcher dans le cercle de ses regards, c'était s'imprégner de son rayonnement, c'était respirer son émanation.

L'irrésistible impulsion qui me projetait vers cette femme, ah ! ce n'était pas l'amour sexuel. En la fougue de ma jeunesse, l'amour m'avait abreuvé de toutes ses délices et de toutes ses angoisses. Mais cette Inconnue m'avait envahi d'un sentiment analogue à celui des croyants pour leur dieu, à celui de Madeleine pour Jésus, à celui de sainte Thérèse pour le Crucifié. Elle était pour moi le Divin fait chair. Elle était un abîme de lumière où je roulais éperdument.

Où la verrais-je ? Car sûrement elle était. Dans quel

lieu du monde me serait-il donné d'approcher sa sublime silhouette ? Parfois, une angoisse horrible me saisissait. Si je ne devais jamais la voir ! Si elle s'était ainsi manifestée à moi pour uniquement entrevoir un instant ce mystérieux mirage, comprendre dans la certitude qu'ELLE existait, et que jamais je ne contemplerais ses pieds sacrés ! Peut-être n'étais-je pas digne de sa présence ! Je passais par toutes les alternatives graduées de l'espérance et du désespoir.

A tout hasard, et bien qu'une voix intime m'ait crié qu'une telle créature se riait de la distance, qu'elle n'était pas asservie, comme nous autres, aux normes de l'Espace, je fus toujours préparé à partir, je fus toujours prêt à courir, de toute la vitesse des moyens actuels de locomotion, vers la contrée qui posséderait son aspect.

(A suivre.) ÉMILE MICHELET.



THÉATRE

ODÉON : *La Mer*, 3 actes, de M. Jean Jullien.

M. Jean Jullien est un écrivain dont il faut tout d'abord saluer la probité artistique.

Il faut aussi constater qu'il diffère radicalement de la majorité de ceux qu'on est convenu d'appeler les Jeunes. Ceux-ci prodiguent les théories, exposant comment ils s'y prendront pour procréer des chefs-d'œuvre ; puis, en fait d'œuvres, ils engendrent de pitoyables avortons. Tout au contraire, M. Jean Jullien est un théoricien insuffisant et un créateur très remarquable. Révolté noblement contre les conventions asphyxiantes, contre le formulisme mortel de la scène, il veut instaurer « le théâtre vivant », il prétend jeter sur les planches la vérité. Seulement de la vie il ne pénètre que certains aspects, et de la vérité il n'atteint qu'une notion limitée. Il n'accède pas jusqu'à l'essence de la vie. Il est vrai que, s'il lui était donné d'aller jusque-là, il serait tout simplement un dramaturge de génie.

Laissons de côté les théories pour envisager les œuvres. Celles de M. Jean Jullien sont fortes et saines. L'auteur de la *Mer* possède les dons multiples du dramaturge. Malgré tous les obstacles que doivent nécessairement lui opposer les préjugés des gens de théâtre, il obtient une mise en scène rationnelle et artistique. J'insiste sur ce don, à mon avis très important, de metteur en scène, que M. Jullien manifeste à un haut degré.

Une œuvre théâtrale, quand elle est réussie, doit agir sur la foule. Si des pièces d'une haute valeur — d'ailleurs rares, — représentées dans ces vingt dernières années, ont échoué, c'est qu'elles ont été étouffées par des auditoires dont les sentiments sont faussés et les instincts dévoyés. Ces auditoires *select* ont perdu l'énergie de la sensation, trésor pieusement conservé au cœur du peuple. Que la *Mer*, et, dans un genre très différent, l'*Intruse* de M. Maeterlink, soient jouées en représentation gratuite, un jour de fête publique ! Je garantis un succès d'enthousiasme.

D'ailleurs, la *Mer* agissait fortement sur le public, bien qu'elle fût massacrée par l'interprétation. Incarnant des Bretons, les acteurs avaient jugé à propos de prendre un accent picard ou normand qui rendait le dialogue pénible à supporter. Pour qui a connu l'accent mélopéen si charmant à entendre dans la voix des filles de Bretagne, ces comédiens étaient plus odieux encore.

La pièce eût gagné de la force à être plus concentrée. M. Jullien s'est laissé aller à faire de temps en temps dans sa pièce de l'étude de mœurs. Or, si l'étude des mœurs, qu'une fantaisie de Balzac a eu le tort d'introduire dans le roman, est déjà, dans le livre, profondément fastidieuse et vaine, elle deviendrait intolérable à la scène.

Dans la *Mer*, le rendu psychologique, très net, très précis, produit de beaux effets. La sensibilité, souvent d'une merveilleuse délicatesse, des Bretons de la côte, M. Jullien n'a pas prétendu s'en occuper dans sa pièce. Il a laissé de côté les nuances et n'a pris que les couleurs vives. Il a remué, d'une main forte, les passions violentes qui conviennent mieux à son art.

JEAN SONGÈRE.

Le Gérant : Augustin CHABOSEAU

TOURS. IMP. E. ARRAULT ET Cie, 6, RUE DE LA PRÉFECTURE.

JEAN LE NAZARÉEN [1]

Quelques jours avant mon départ pour l'Orient, Jean le Nazaréen vint me faire ses adieux.

C'est un homme usé par les labeurs quotidiens de la vie champêtre, et son corps cassé reflète les grandes luttes de l'existence.

Je l'invitai à prendre un siège, il s'assit auprès de moi, ôta son chapeau, ne regardant rien autour de lui ; tapis, tableaux, bronzes, tous ces objets qui expriment la vanité éternelle de l'homme ne l'intéressaient pas ; dans mon cabinet de travail, Jean ne voyait que moi.

Il me regardait bien en face. Je n'ai jamais vu des yeux plus purs, plus limpides que les siens. Il me semblait que son regard pardonnait même les péchés qu'il ne pourrait comprendre.

Au début, il parla de choses indifférentes, mais toujours me regardant bien en face, en me fixant. Il me semblait qu'il voulait voir clair dans mon âme, et qu'il voulait me comprendre puisqu'il portait dans son cœur le pardon.

Une gêne presque inconsciente m'envahit. Je voulais

(1) Extrait d'un volume qui va bientôt paraître, traduit du hongrois : *Le Livre de la Pouzta*. M. Sigismond de Justh est un jeune écrivain d'un art fort et pénétrant, qui marche à la tête de la littérature magyare. Le personnage qu'il met en scène dans ces pages appartient à une secte puritaine et dure, de formation récente, le *Nazarénisme*, sorte de mélange de christianisme primitif et d'hellénisme, qui se propage aujourd'hui, parallèlement au socialisme, dans les campagnes de Hongrie. N. D. L. R.

parler d'autre chose mais c'était malgré tout l' « Essentiel » qui m'attirait vers lui. J'ai pris son bras en l'invitant à faire le tour de mon jardin.

Nous partîmes. C'était lui qui parlait toujours, d'une voix claire, sans vibration, d'une voix sans nuance, d'une voix monotone.

— Le jardin, monsieur, c'est aussi notre seule passion. Tout est là. Le bon Dieu aime les fleurs, puisque la renaissance de la vie terrestre nous les apporte. J'ai vendu tout ce que je possédais pour avoir un arpent de vignes...

— Mais ayant des vignes vous produisez du vin, et pourtant les spiritueux vous sont défendus.

— Tout ce qui est péché peut devenir vertu. L'excès est le vice, le juste milieu est le mérite. Avoir du vin dans la maison, et malgré cela rester sobre, voilà ce qui plaît à Celui qui s'occupe de nos récoltes.

Puis après un instant de silence il continua :

— Votre jardin est beau ; vous avez des oliviers, c'est l'arbre de la souffrance ; et des cyprès aussi, ce sont les premiers que je vois. La tristesse, n'est-ce pas, c'est la tristesse qui vous attire dans la vie ; me demanda-t-il subitement. Si j'éprouve le besoin d'une consolation, je tâche de consoler autrui. Pourquoi-êtes vous triste ? me questionna-t-il, assombri pour un moment. La tristesse est l'ennemie de la vie, et Dieu n'a pas créé la vie pour que l'homme la souille de tristesse. Vous n'avez pas le droit d'être triste.

— Pourquoi suis-je triste ? dites plutôt, Jean, pourquoi vous êtes serein.

— Je suis serein parce que tout ce que j'ai prouve que je n'ai rien à perdre.

— Alors vous pensez que les biens de Dieu peuvent nous rendre tristes ou gais ?

— Ce sont nos actions qui sont nos seuls biens.

Il était convaincu et doux à la fois. « Mais peut-être je vous fais mal, continua-t-il, je suis trop hardi, vous m'en voulez. » Mais, dès qu'il eut prononcé ces paroles, il en lut la réponse dans mes yeux. Alors, d'une voix presque éteinte et toujours monotone, il continua :

— Abandonnez vos travaux. Je le sais, vous êtes écrivain. A quoi bon ? Vous vous occupez trop de la vie : vous croyez que vous avez le droit de créer. C'est l'affaire de Dieu et non la vôtre. Vous nous regardez en face, vous aimez votre gent, vous en exprimez l'âme avec tant d'amour... J'ai lu un de vos livres.

Puis, sans hésitation, il poursuivit l'œuvre qu'il avait commencée : ma conversion.

— Vous avez tort, ce que vous narrez est indigne d'un chrétien, et surtout de vous-même. Ne vous éloignez pas de nous. Ne cherchez pas à traduire, avec des forces humaines, les belles œuvres de Dieu. Ne vous créez pas des idoles d'après votre propre image. Car ne croyez pas qu'elle soient dignes d'intérêt pour l'homme. Seigneur ! disait-il d'une voix presque morte, en prenant mes mains dans les siennes, soyez des nôtres. Vous l'êtes, je le sais, par le cœur, et surtout par ce que vous percevez du monde d'ici-bas ; vous êtes un de nos Amis. Ce sont les êtres humains et non les objets qui vous intéressent. Tâchez de faire une vertu de votre vice. Vous aimez les humbles, soyez des nôtres.

Puis il sortit de sa poche un petit bouquin usé ; c'était la Bible.

— Je vous apporte l'écriture, la seule digne d'être lue. Lisez-la, et vous reviendrez à nous, vous ne verrez dorénavant rien de tout ce qui est absent de notre cœur. Vous serez croyant de tout ce qui fut dit et ignorant de tout ce qui passe, comme nous le sommes. Vous serez des nôtres.

— Et vous-même, Jean, avez-vous pu oublier ?

— Non, et c'est mon mérite. Je sais que j'ai péché, je sais que la vie est semée de pleurs, je sais des baumes du printemps... Venez au sentier neigeux, venez à nous, Maître, soyez à nous, vous aurez la joie d'être enseigné par ceux qui n'ont jamais su...

Revenir, apprendre, oublier !

Il me regarda encore une fois dans le blanc des yeux longuement. Puis il partit. Je ne l'ai jamais revu.

SIGISMOND DE JUSTH.



INVOCATION

O toi, la grâce et la bonté,
Toi que tout mon être désire
Dans un esprit de vérité,

Ne m'en veux pas de te redire
Que j'aimerai jusqu'à la mort
Tes lèvres et ton pur sourire.

Aiguillonné par le remord,
Je monte dans le ciel sublime
Avec un violent effort.

Quand j'ai vu la plus haute cîme
Se perdre dans le gouffre bleu,
Qui m'a soutenu sur l'abîme ?

Qui m'a baptisé dans le feu ?
Qui m'a nourri de sa parole
Et fortifié contre Dieu ?

Ce n'est point une vaine idole ;
C'est la justice et la beauté
Dont ta chair n'est que le symbole.

Toi dont mes hymnes ont chanté
Le jeune et radieux visage,
N'es-tu pas l'immortalité ?

Mon enthousiasme sauvage
S'est élancé comme la mer
Baignant d'écume son rivage.

Moi, pétri de sang et de chair,
Pouvais-je embrasser une idée
Subtile et vaste comme l'air ?

Avec les mages de Chaldée,
Mon âme élève un chant joyeux
Vers l'étoile qui l'a guidée.

Je bénis ta bouche et tes yeux,
Ton souffle exquis, ta voix si pure,
Tes beaux cheveux noirs et soyeux.

Car vous êtes ma nourriture
Dans le triste empire des jours
Où la faim du ciel me torture,

O mes immortelles amours.

MAURICE BOUCHOR.





LA RÉDEMPTRICE

(*Suite.*)

Un matin, je reçus une invitation à un thé intime chez Mme X. Le nom m'était inconnu. Je jetai avec indifférence la lettre sur ma table, avec l'intention d'envoyer ma carte à cette femme. J'avais complètement oublié cet incident d'ordre mondain, lorsqu'arriva le soir fixé. Un irrésistible besoin m'envahit alors de me rendre à cette invitation. Je m'habillai en hâte, et, une heure plus tard, j'arrivais dans le petit hôtel qu'habitait Mme X..., tout près des frondaisons du Bois de Boulogne.

Dès que j'eus franchi le seuil du salon, une émotion s'empara de moi. Elle était là. Oui, cette fois c'était bien elle, vivante et semblable à l'apparition qui m'avait bouleversé. Comme le soir de l'annonciation, je sentis en moi l'épanouissement surhumain, l'exaltation héroïque de tout mon être. En moins d'une seconde, je perçus tout ce qui se passait dans ce salon, et j'en pénétrai le mystère. Pourquoi faut-il que, pour essayer d'en donner idée aujourd'hui, je ne puisse user que de la froide et impuissante succession des mots?

∴

Isiah, ton souffle a vivifié mon sein! Pour parler de toi, pour évoquer ton essence, donne à ton fidèle la force du génie et le verbe des Prophètes! Pour confier au monde une pâle notion exotérique de ce que fut leur doux Maître,

les quatre évangélistes, le quaternaire des disciples qu'accompagnent le Lion, l'Ange, l'Aigle et le Taureau, ont vêtu de simplicité l'allégorie ésotérique de leur récit. Seul, à Patmos, Jean a révélé, sous le voile d'un symbolisme altier, la fulgurante Parole que seuls entendent les Initiés. Isiah, pour que ton règne arrive, d'autres annonceront, sous la forme due, Ta Parole. Moi, je dirai simplement ce que tu fis en moi.

∴

Isiah parlait, debout, dans un cercle d'auditeurs avides de sa voix.

Elle était habillée d'une robe blanche en crêpe de chine dont l'admirable ordonnance, l'esthématique profonde eussent découragé les plus géniales couturières parisiennes. Sur la jupe droite, pressée d'un froncis très léger, s'écoulaient les plis d'un corsage garni de broderies d'argent, dont l'arrangement moderne évoquait un souvenir de peplos. Entr'ouvertes délicatement sur la mate beauté de la gorge, les plissures ondées de ce corsage permettant au corps de la femme la somptueuse liberté des attitudes, semblaient maintenues par une cordelière d'argent autour de la taille dont elles accompagnaient la courbe pour aller mourir au long de la jupe.

Avec la lucidité soudaine que m'inspirait la proximité de cette créature, je compris le symbolisme de cette toilette de soir, mariant les formes vestimentales d'Orient et d'Occident, et chargée d'argent, le métal lunaire et féminin.

Un regard sur les assistants m'avertit de toute leur idiosyncrasie. *Il y avait là des hommes et des femmes*, une vingtaine ayant appartenu à des catégories sociales différentes. Il y avait, parmi le luxe de ce salon, des hommes du peuple, et aussi de ces êtres que le monde appelle des

déclassés. Fronts trop hauts pour passer sous les portes basses qui mènent aux étables de la médiocrité florissante, poitrines gonflées d'un idéal qui n'en sort que par des sanglots ! Toutes faces scellées de souffrance. Et je sentis que ces gens étaient mes frères.

Cœurs désolés : les uns, au seuil d'une maturité chagrine, avaient été ballottés durement par les houles de la vie. D'autres, au franchir de leur adolescence, avaient résorbé leur floraison, effarés d'une peur sacrée par l'intuition des douleurs de vivre. Ah ! comme le mien, ils avaient gémi vers la sérénité d'une foi ; tous ils avaient palpité vers un maître qui orienterait définitivement la noblesse de leurs élans essentiels, qui guiderait vers un ciel inconnu les ailes frémissantes de leur volonté. Il y avait de tristes jeunes femmes. Il y avait une courtisane lasse, dont nul n'avait sondé l'âme, et qu'ennoblissait la charité d'avoir offert à des malheureux la fleur consolatrice de sa beauté. Il y avait une noble vierge, lamentable de n'avoir pas rencontré sur terre l'élu de son rêve ; puis une femme éperdue de porter au flanc la blessure immortelle de son amour trahi. Il y avait une mère dont la tombe avait rongé les sept enfants. Et, parmi elles, la maîtresse de céans, Mme X. C'était une femme d'une trentaine d'années, d'une élégance maladive. Je lus dans ses prunelles bleu-mourant le secret douloureux de son passé, et je m'inclinai pour baiser sa main maigre.

Une gloire de deuil magnifiait le front des hommes, que le destin avait différemment traités. Les uns étaient des simples accoutumés à l'effort quotidien du labeur. Il y avait un pâtre aux yeux agrandis par le baiser des étoiles, un mineur hâve dont le corps déformé développait le geste gauche des bêtes nocturnes, un matelot dont le masque rude resplendissait de cette noblesse qu'imprime l'habitude du danger bravé. Enfants de la mer, de la terre et du ciel,

corps lassés, cœurs candides, têtes neuves ; nulle hypocrisie sociale, nulle conventionnelle bassesse, nulle éducation fallacieuse n'avaient attenté à la liberté auguste de leur instinct. N'ayant connu d'autres maîtres que la nature et la peine, leur âme intacte était apte à tout comprendre. Il y avait un tribun, généreux homéliaste de révolte qui, secouant la résignation du pauvre et de l'opprimé, avait clamé vers une vision de justice, avait tendu la colère de ses poings vibrants vers l'ignominie du riche et du puissant. Il y avait un très jeune rêveur dont l'admirable beauté solaire rayonnait de génie. D'autres enfin, que la vie avait déçus, troupeau d'âmes saignantes en quête d'un pasteur aux mains salvatrices. Nous étions vingt et un autour d'Isiah, tous jeunes encore.

Ah ! ce soir de ma vie m'embaumait d'éternité ; j'avais le sentiment d'être, dans une chair glorieuse, une âme divine. Et comme moi les vingt compagnons de mon extase. Une réviviscence totale avait effacé les angoisses de naguère, comme si la main magnifique d'Isiah eût tendu vers leurs narines ardentes la fleur azurée du népenthès où l'on aspire l'oubli. Tous aimantés d'une existence illuminative, nous étions affranchis du Temps, du Nombre et de l'Espace, et nous planions dans l'Éternel avec le vertige d'aiglons essayant leurs ailes parmi la liberté des cieux.

Et j'entendis SA voix. SON silence déjà épandait sur moi, avec une force torrentielle, sa pensée infinie. Mais la musique de cette pensée, cette parole adorable, éveillait en moi la plénitude d'un monde ensommeillé. Et je voyais SON corps, radieux symbole de SON âme. Elle avait donné à nos lèvres sa main sceptrale, une main sculptée pour la puissance et la surhumaine audace. Alors je compris le charme dont elle enveloppait les êtres. En elle rien n'était qui ne fût selon le Rythme parfait, le rythme, expression

la plus directe du Verbe. Elle était tout harmonie, et sa grâce réalisait l'immuable logique de ses potentialités.

Il y avait dans le hall un orgue. Isiah s'assit devant le clavier, et j'eus la révélation de la Musique, cet angélique langage capable de concentrer dans une formule définitive les plus mystérieuses vibrations de l'homme et des mondes. Car la musique est à la parole ce que l'Amour est à la Pensée, ce que l'aigle est au grillon. Par-delà la parole, troite chape taillée pour vêtir une seule idée corsetée de précision, elle est un manteau assez vaste pour abriter l'aspiration illimitée de l'être; elle est la voix monstrueuse qui chante l'exégèse de l'infini.

Mais toutes les musiques que j'avais connues, qu'était-ce? Un bégaiement enfantin! La véhémente ferveur de Bach et d'Hændel, la sombre inquiétude de Beethoven, la passion de Wagner et tous ces beaux cris du génie en parturition d'un rêve, comme ils m'apparaissent grêles et glacés!

En ce soir ineffable, mon âme, envolée dans l'orbe mystérieux des sonorités, a perçu la Révélation totale. — Oui j'ai vécu l'harmonie. Le rythme m'emporta, corybante éperdu, dans la sphère des anges, et, les yeux éblouis de lumières farouches, j'ai roulé dans l'œuf d'or où involuent les dieux!

A peine Isiah eut-elle promené ses doigts sur les touches, nous nous sentîmes tous parcourus d'un frisson solennel et vertigineux. Cette musique nouvelle nous baignait, nous lavait du passé, nous enveloppait de renaissance. Pour nous découvrir d'emblée l'horizon sans borne de son âme, Isiah nous parlait cette langue séraphique où se parabolisait le mystère de son essence. Sur les joues de mes compagnons, pâles d'une pâleur sacrée, coulaient des larmes lentes, rosée d'une aurore spirituelle. Qui donc aurait la dérisoire prétention d'analyser cet hymne? Il chantait

d'abord, formidablement, toutes nos souffrances passées, intimement précisées et tout ensemble fondues dans l'immensité de la douleur humaine. Mais, pour nous en montrer le marcescent souvenir, il nous transportait sur une montagne de béatitude, comme des prisonniers contempleraient, du haut d'un sommet ensoleillé de liberté, la sombre *ville où se dresse la prison d'hier*. Puis, élancés de ce monde noir pour monter vers un monde de blancheur, nous avions la sensation d'un essor, esprits grands-voiliers, par les cycles de l'éternel bonheur, qu'elle emplissait de sa présence triomphale.

Le finale vibrait en nous quand Isiah se leva. Toute émotion d'amour est faite d'un délice et d'une angoisse. Dans nos esprits ravis une angoisse pointait : allait-ELLE nous quitter ! Après s'être manifestée, soleil dans les ténèbres, phare dans la tempête, source dans le désert, allait-elle pas s'évanouir laissant à nos prunelles charmées le regret de la vision adorée ? Car nul de nous ne concevait plus la vie sans ELLE. Or, ELLE calma d'un sourire notre crainte et parla :

« Amis, nous irons vivre ensemble, dans un pays solitaire où nul bruit du monde ne troublera notre paix. Vous serez avertis quand les temps seront venus. Que la sérénité soit en vous, et la force, car vous êtes les élus d'un mystérieux destin.

Un geste de ses mains claires, et je ne LA vis plus. Dans le hall, nous demeurions muets, mais la bénédiction de cette créature vivait en nous, délicieuse.

Un souper nous attendait. Nul n'osait élever la voix de peur d'effaroucher le silence plein du rêve de L'avoir connue. Je voulus interroger Mme X... Elle me regarda de ses yeux consolés, sans répondre.

(A suivre.) ÉMILE MICHELET.

CRITIQUE ESTHÉTIQUE

Au point de vue critique, *Psyché* s'inquiétera de toutes les formes de l'art. Elle sait que la Loi de Hiérarchie s'applique aux manifestations diverses de l'art, bien qu'une personnalité puissante parvienne à réaliser son idéal et à donner des impressions profondes à l'aide d'une forme d'art hiérarchiquement inférieure. Ainsi, le roman étant une forme d'art inférieure au poème épique, un roman de M. Zola est infiniment supérieur à la *Henriade*. Ainsi l'art gymnique pratiqué par les Scheffer devient supérieur à la statuaire pratiquée par M. Chapu ou M. Mercié. N'est-il pas préférable d'entendre un violon médiocre manié par un virtuose qu'un Stradivarius entre les mains d'un exécutant sans valeur ?

Toutes les classifications sont arbitraires. Néanmoins, il faut bien que nous en adoptions une, qui sera la suivante, basée sur le Tétragramme : Arts de la parole, arts de la forme, arts de la sonorité, arts magiques.

Sous la rubrique : arts de la parole, ou *arts littéraires*, nous rangerons tous les genres de la littérature, y compris le théâtre, qui emprunte une grande partie de ses éléments aux arts de la forme et de la sonorité.

Sous la rubrique : arts de la forme ou *arts plastiques* nous rangerons tous les arts qui, par une vision d'extériorité, tendent à la suggestion d'un idéal, par exemple : peinture, sculpture, architecture, danse, arts gymniques, etc.

Sous la rubrique : arts de la sonorité ou *musique*, nous comprendrons la musique religieuse, symphonique ou dramatique.

Enfin, sous la rubrique : *arts magiques* nous étudierons les tentatives, — celles du moins qui n'exigent pas le secret, — du Verbe humain sur les forces de la nature; telles la théurgie, la goétie, la psychagogie, etc.

Nous considérons, en principe, tous les arts comme étant magie, c'est-à-dire *action de la volonté sur des forces à l'aide d'une œuvre construite d'après la pénétration, consciente ou*

non, des correspondances existant entre les plans divers du monde.

Nous ne considérons comme œuvres d'art, entrant dans l'une de ces quatre catégories, que celles offrant un caractère de beauté.

LES ARTS LITTÉRAIRES

LES LIVRES

Les Lassitudes, poésies de M. Louis Dumur. — Ce qui semble le plus préoccuper l'auteur des *Lassitudes*, c'est la technique du vers. Car il semble accorder une attention secondaire à la beauté de la conception. De ce volume ne se dégage pas l'idéal poétique de M. Dumur. C'est donc du technicien, de l'ouvrier de vers qu'il convient de parler. Ce ne serait pas un mince mérite que de contribuer à l'évolution d'une forme d'art. M. Dumur atteint-il ce but ? Tout au moins ses efforts sont louables. Sa prosodie est basée sur l'existence de l'accent tonique en français. Tous les poètes français qui ont fait de beaux vers ont tenu compte de l'accent tonique, conscients ou non, il n'importe. M. Dumur scande ses vers en pieds, principalement anapestiques ou iambiques. Ses théories, et leur réalisation, vaudraient d'être longuement discutées. Malheureusement, nous n'en avons pas ici le loisir. Dans ses tentatives d'adaptation de mètres étrangers à la poésie française, il réussit souvent à produire certains effets. Mais le côté novateur de la prosodie de M. Dumur m'échappe. On lui dira partout qu'il recommence les tentatives, à jamais jugées, de Baïf. Les *Lassitudes* dénotent un ouvrier du vers soucieux et probe, dont il faut attendre un autre ouvrage.



Gens de Lettres, roman de M. Paul Belon. — D'ordinaire, nous ne nous occuperons guère des romans, que nous estimons une forme littéraire inférieure, puisqu'ils sont œuvres de vulgarisation. Le roman, c'est le poème à l'usage du bourgeois. Nous parlerons des romans qui n'en sont pas.

Tel est le cas de *Gens de Lettres*, qui, tout en gravitant autour

d'une affabulation obligatoire, est une étude de caractères. C'est net, précis et vivant. Or, ils sont assez rares les romans actuels dont on peut dire autant. Les jeunes gens de lettres qui sont crayonnés habilement dans ce livre appartiennent pour la plupart à la jolie bande de grimauds féroces que M. Zola a si joliment baptisés les « requins ». L'auteur les a peints tels quels avec une justesse de rendu si parfaite, qu'elle ne saute plus aux yeux, et qu'il faut être du métier pour s'en apercevoir. C'est comme ces tours de force exécutés avec tant d'aisance que le bon badaud s'écrie : « J'en ferais bien autant ! » Essayez ! Œuvre d'écrivain sincère et sobre, dédaigneux de l'effet, et allant droit au but.



THÉATRES

Théatre Idéal. — *Michel Lando*, drame en quatre actes, en vers, de Maurice Bouchor. — Appartiennent au Théâtre-Idéal les pièces que leurs auteurs publient sans qu'elles aient été jetées sur une scène. Étant donné la bassesse et l'inénarrable niaiserie des théâtres parisiens, c'est sans doute les pièces du Théâtre Idéal qui nous intéressent le plus souvent.

Michel Lando a eu l'honneur d'être refusé à la Comédie-Française. C'est tant mieux pour lui, car il eût été massacré par ce théâtre qui, s'il ne possédait Mounet-Sully, cet admirable tragédien, et Coquelin, serait assurément inférieur au théâtre de Carpentras. Il n'empêche qu'on lui alloue l'argent du bon contribuable !

Michel Lando, c'est le peuple mis en scène, avec ses souffrances, ses faiblesses et son génie, que le poète symbolise en les principaux personnages de son drame.

La plupart des poètes, comme des peintres, quand ils ont trouvé une formule, s'y cantonnent, et recommencent toute leur vie à traiter de la même façon le même « morceau ». Ils n'imitent guère l'exemple de Hugo, qui, à soixante ans, adulé de toutes parts, change complètement sa manière et se crée un art différent de celui qu'il avait pratiqué jusqu'alors. Maurice Bouchor fait exception : c'est un perpétuel chercheur. Chaque fois qu'il publie quelque chose, on peut s'attendre à du nouveau.

Michel Lando est plein d'un souffle large et puissant ; c'est l'œuvre d'un poète plus préoccupé de l'ampleur de l'ensemble que de l'intensité des détails, et ayant l'énergie de se refuser à mettre en son drame de beaux vers isolés, de peur de nuire au caractère de ses personnages.

Un beau drame pour ce Théâtre Idéal où se jouent les belles pièces de ce temps-ci.

THÉATRE D'APPLICATION. — *Le Miracle de saint Nicolas*, mystère de Gabriel Vicaire.

Des poètes actuels Gabriel Vicaire est peut-être celui qui exprime le plus heureusement la candeur populaire. Pour exprimer tout ce qui frissonne dans l'âme populaire, il faut être parmi les très grands, parmi ceux qui s'appellent Homère ou Shakespeare. Exprimer l'un des innombrables sentiments dont palpite cette âme suffit à laurer un front de poète.

Sur le versant du mont sacré, Vicaire a son domaine, pas bien immense, mais plein de fleurettes embaumantes et de chants d'oiseaux. La muse qui s'y promène est vêtue d'une double grâce : la simplicité et l'ingénuité.

Le *Miracle de saint Nicolas*, c'est, présentée sous forme scénique, la ballade populaire qui montre le bon vieux saint ressuscitant les trois enfants perdus dans la forêt, puis égorgés par le mauvais hôtelier. Dans les détails de la pièce, Gabriel Vicaire a semé le charme comme enfantin de son art. Il a réussi à faire une chose délicate et large à la fois.

Le poème avait paru en volume en 1888. La lecture en est plus agréable que la représentation. Ces vers perdent toute leur grâce de légende, tout leur velouté de fleur d'autrefois, toute leur couleur de vitrail ancien, en passant par les lèvres d'acteurs inintelligents. Le *Miracle de saint Nicolas* devrait être joué par des marionnettes, comme les Mystères de Bouchor.

EMILE MICHELET.

LES ARTS MAGIQUES

—

La Peine de l'esprit, par Maurice Pottecher. — Un livre assez difficile à classer, parce que personnel. Il a pour précurseur le second Faust. L'auteur se révélant un initié, nous pouvons plus aisément décomposer l'alchimie de son œuvre.

Frantz est un Faust jeune, épris d'un idéal plus haut qu'une vulgaire Gretchen. Ayant voué sa méditative et vierge jeunesse à la connaissance des Arcanes, il tente le Grand-Œuvre personnel, c'est-à-dire l'évolution de sa personnalité à travers l'Astral. Il évoque une forme de femme, Anthousia, qui n'est autre qu'Ève rédimée. Il suit Ève, à qui se voue la part la plus épurée de son amour, dans les tourbillons de l'Aour. Mais la force lui manque, le cœur lui défaille. Ève tente de le sauver par la douleur, qui est la manifestation la plus intense de la vie.

Rappelé sur terre, Frantz rencontre l'amour d'une jeune fille bohême, Lydia. Frantz, élément intellectuel et positif, se trouve aux prises avec Lydia, élément passionnel et négatif, et tombe dans son orbe d'attraction.

Alors se produit le choc en retour de l'Astral. Ève se matérialise, au dépens de la substance de Frantz, qui meurt foudroyé. La matérialisation disparaît, laissant d'impérissables regrets aux hommes qui la purent contempler.

Ce poème en prose annonce un esprit de haute race, qui n'est pas encore maître de sa forme et qui ne répand pas encore sur ses pages la couleur et la vie. Mais ce livre est un des plus beaux efforts littéraires de ces dernières années. Nous l'avons classé comme relevant des arts magiques à cause des suggestions qu'il irradie.

Le Gérant : Augustin Chaboseau

TOURS. IMP. E. ARRAULT ET Cie, 6, RUE DE LA PRÉFECTURE.